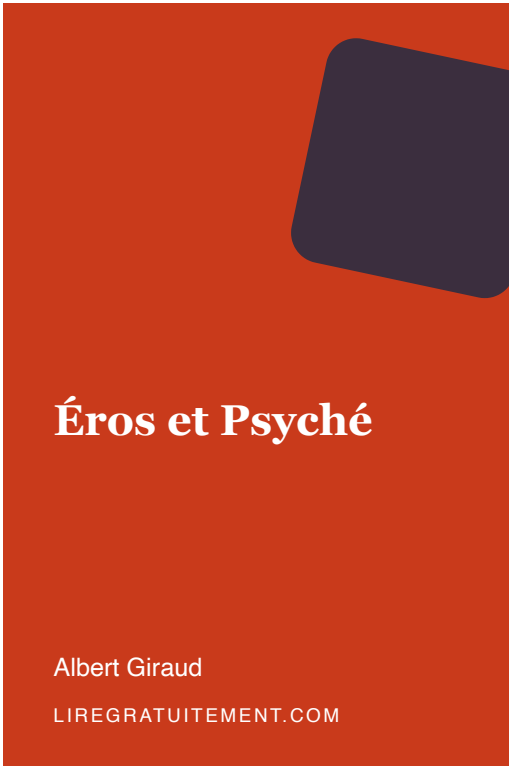


Éros et Psyché (Giraud)

Albert Giraud

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

OO

Ce drame a failli être joué. Il ne le sera pas. Ceux qui s'intéressent à la poésie au théâtre sont en droit de se demander pourquoi. C'est pour aller au-devant de leur question que j'écris ces lignes.

Commencée en décembre 1913, achevée en janvier 1914, l'œuvre n'était pas destinée au théâtre. Jamais, j'en prends à témoins les Dieux que j'ai fait parler, je n'eus même l'idée qu'elle pourrait être représentée un jour. Si la guerre n'avait pas éclaté, Éros et Psyché eût paru en octobre 1914, comme une suite à la Guirlande des Dieux et à la Frise empourprée.

Mais la guerre éclata et, comme je ne suis pas d'échine à subir une censure, quelle qu'elle soit, le drame ne fut pas publié. Seuls quelques amis en eurent connaissance. L'un d'eux le fit lire au directeur du théâtre du Parc et — c'est ici que le hasard se révèle comme un improvisateur ironique — le 19 avril 1918, je reçus la lettre suivante de M. Victor Reding, à qui les Allemands faisaient des loisirs :

Vanzype m'a communiqué le manuscrit d'Éros et Psyché. C'est un morceau de choix d'un bel artiste. Je serais heureux — à l'heure où nous pourrons déployer le drapeau belge, — de présenter à l'admiration du public ce document national de théâtre d'art.

Est-ce scénique ? C'est la question qu'on m'a posée. Oui ! Avec de la musique — indispensable, — de beaux décors, des costumes neufs, de bons artistes, nombreux, car les Dieux qui ne sont pas

bavards doivent avoir le silence majestueux, de belles filles, car n'est pas qui veut Vénus, Diane et Junon.

L'œuvre est très au-dessus de la mentalité même d'un public de choix, aussi doit-elle être soignée particulièrement et sa beauté ne s'accommoderait pas de médiocrité. La réalisation, telle que je l'entrevois, serait assez onéreuse. Je pense que demain, dans les circonstances exceptionnelles où nous nous trouverons, on pourrait obtenir le patronage nécessaire. J'en ai dit un mot à Vanzype. Nous en reparlerons.

Quel beau travail et quelles délicates soirées en perspective ! J'y pense avec émotion. Espérons !

Bien cordialement à toi.

Victor Riding.

Je fus tenté ! Le diable est fort et la chair est faible. Je succombai à la tentation et j'acceptai l'offre de M. Reding.

Quand les Allemands furent partis, le directeur du théâtre du Parc, désireux de célébrer la victoire des Alliés, annonça une grande saison belge, au programme de laquelle figurait Éros et Psyché. Conformément au désir de M. Reding, un jeune compositeur, M. Alphonse Van Neste, écrivit pour le drame un commentaire musical d'une forme nouvelle, dont certains fragments, exécutés en petit comité, intéressèrent vivement les connaisseurs. J'ajoute, sans insister sur ce détail, que M. Reding avait reçu les subsides qu'il désirait et que l'annonce de mon œuvre ne l'avait pas empêché d'obtenir.

Bref, tout semblait arrangé. Le théâtre du Parc rouvrit ses portes avec éclat. Il fut convenu que ma pièce succéderait à celles

de MM. Vanzype et Spaak, lorsque, — première péripétie — un petit différend s'éleva entre M. Reding et moi. Il voulait confier le rôle d'Éros à un jeune premier ; je désirais qu'il fût confié à une femme. M. Reding, après avoir discuté quelque temps, s'inclina galamment. Mais aussitôt un nouveau différend surgit. M. Reding m'offrait, pour incarner Psyché, une jeune débutante fort jolie, douée d'une superbe chevelure et qui disait les vers comme on les dit quand on a une superbe chevelure, qu'on est jolie et que l'on sort du Conservatoire pour jouer sur le théâtre du Parc.

Éros et Psyché n'étant pas un drame capillaire, je déclinai l'offre et les semaines s'envolèrent d'une aile rapide. M. Reding déchantait visiblement. Il ne voulait pas de l'interprète que j'avais choisie pour créer le personnage d'Éros. Je ne voulais pas de celle qu'il me proposait pour créer le personnage de Psyché. Il commençait à redouter la musique, cette musique qu'il avait jugée indispensable. L'idée d'une orchestre qui jouerait pendant tout le drame l'effarait. Je lui fis observer que le cachet des musiciens, qu'ils fissent du bruit tout le temps ou seulement par intervalles, n'en serait ni augmenté ni diminué. M. Reding parut réconforté ; mais il retomba bientôt dans sa mélancolie. « Je n'ai pas de Mercure ! » soupirait-il d'un air tragique. « Et puis, vos autres Dieux et vos Déesses, ajoutait-il, je ne les ai pas ! »

Je ne les avais pas non plus, n'étant point le Jupiter de l'Olympe de la rue de la Loi. Et les semaines s'envolaient d'une aile de plus en plus rapide, lorsque, brusquement, M. Reding me proposa de « passer » dans la quinzaine, me réservant quelques soirées avant l'arrivée de la troupe de la Porte Saint-Martin, qui devait s'installer chez lui, en vertu d'un contrat, à jour fixe.

Je n'avais aucune envie de « passer ». La perspective d'être écrasé contre la Porte Saint-Martin ne me souriait qu'à demi. J'écrivis à M. Reding la lettre que voici :

J'ai mûrement réfléchi aux conditions dans lesquelles Éros et Psyché serait présenté au public si la pièce passait maintenant. Elles ne sont pas rassurantes. Pour être mise au point, l'œuvre, poème et musique, demanderait un nombre de représentations que la fin prochaine de la saison et tes engagements ne te permettent pas d'y consacrer.

D'autre part, sans mettre en doute son talent, M X..., de l'avis unanime de ceux qui connaissent le drame, n'est pas possible en Psyché. Nous n'avons pas de Mercure capable de mettre en relief la scène du vallon. Enfin, je ne puis pas admettre qu'ayant engagé pour d'autres pièces belges des artistes parisiens de grande réputation, tu confies le soin de jouer la mienne à des débutants de ton école de déclamation. Le public, qui n'est pas bête, en conclurait que tu joues mon drame pour l'amour de Dieu et qu'il est voué au sort des Racines.

Je te propose donc de remettre Éros et Psyché à l'hiver prochain. Assurément j'agis dans mon intérêt, mais j'agis aussi dans le tien, etc.

ALBERT GIRAUD.

Après quelques jours, je reçus de M. Victor Reding la missive diplomatique que voici :

Bruxelles, le 11 avril 1919.

J'ai tardé à répondre à ta lettre du 30 mars parce que je ne savais vraiment pas quelle décision prendre. Finalement je me

rends à ta demande, mais non à cause de l'interprétation des rôles principaux. Je ne t'ai jamais dit que je n'engagerais pas des interprètes à Paris. Ce fut même toujours mon intention et c'est toi qui, dès le début, m'as fait dévier de cette voie. Je t'ai toujours dit, au contraire, que l'entreprise était difficile et qu'il fallait ne rien épargner pour donner à ton œuvre le cadre qu'elle mérite.

Non, ce qui m'effraie, c'est la distribution très délicate des rôles secondaires. Impossible de faire venir des artistes pour dire un, deux ou quatre vers et cependant il y a des exigences de diction et de plastique qui ne permettent pas de recourir aux premiers venus ; il est indispensable d'avoir une troupe plus complète que celle dont je dispose en ce moment ; alors, il est possible d'imposer de petits rôles à ides artistes tenus par leur engagement à tout interpréter.

Remettons donc, comme tu le désires, à la saison prochaine, à condition, bien entendu, que le Comité du Cycle Belge consente encore à nous soutenir, ce dont je ne doute pas, car les frais, il n'y a pas à se le dissimuler, seront considérables si l'on veut faire ce qui est indispensable.

Je suis heureux de cet accord et je te serre bien cordialement la main.

Victor Riding.

Donc, M. Reding respira ; je respirai et je pensai à autre chose. Les vacances furent belles. À la rentrée, M. Reding annonça encore une saison belge, au programme de laquelle figurait Éros et Psyché et pour laquelle il obtint les subsides nécessaires.

Vers la fin du mois de septembre 1919, j'écrivis à M. Reding pour lui demander quand il comptait jouer mon œuvre. M. Reding ne me répondit pas ; mais j'eus le plaisir de le rencontrer, le 12 octobre, à l'inauguration du monument élevé à Max Waller. Il fendit les groupes pour venir à moi et me dit : « J'ai tardé à te répondre, parce que j'étais surmené ; mais — ajouta-t-il avec force — ça tient ! ça tient ! » Puis, sans préciser ce qui tenait, il eut un geste énergique et disparut dans la foule.

J'attendis.

M. Reding monta, pour honorer l'art belge, une comédie d'un débutant dont le nom m'échappe, à qui les communiqués directoriaux avaient prédit un succès triomphal et dont on avait beaucoup parlé avant la « première ». Le lendemain, on n'en parla plus. À cette comédie succéda une tragédie dont on ne parla pas longtemps.

J'attendais toujours, étant patient de ma nature et ne détestant pas l'ombrage des ormes, lorsqu'au mois de février 1920 je reçus cette lettre :

Malgré ma bonne volonté, il ne m'est pas possible de représenter Éros et Psyché au cours de cette saison. J'aurais voulu faire coïncider ce spectacle avec les manifestations organisées en ton honneur ; je m'en suis préoccupé et je n'ai pu réunir les éléments d'interprétation indispensables. Il ne s'agit pas des deux principaux interprètes : je suis résolu à engager à Paris deux artistes réunissant les qualités indispensables. Mais les autres ? Je n'ai pas dans ma troupe actuelle de quoi peupler convenablement l'Olympe. J'avais espéré pouvoir recruter quelques dieux et quelques déesses au Conservatoire, mais je n'y ai rien trouvé de

bien majestueux. Mieux que personne, tu sais que, s'il n'est très bien, ce tableau serait ridicule ; l'aventure serait désagréable pour toi et l'on m'en rendrait responsable avec raison.

Mais ne crois pas que je cherche à m'esquiver ; tu sais avec quelle spontanéité je me suis offert à tenter la réalisation scénique de ton beau poème et je m'efforcerai de réunir les éléments nécessaires au début de la campagne prochaine.

Àtoi cordialement.

Victor Riding.

Trouvant que M. Reding, s'il ne répétait point ma pièce, se répétait par trop lui-même, je lui écrivis pour le prier de ne pas jouer mon drame ou, comme j'aurais pu le dire si j'avais été ironique, de ne pas continuer à ne pas le jouer.

Cette fois, il me répondit tout de suite. Voici sa lettre :

Je ne sais si je dois accueillir ta décision comme un soulagement ou la regretter. L'entreprise était délicate et d'autre part la tentative de réalisation si séduisante !

Si tu changeais d'avis, je serais toujours à ta disposition. Peut-être un jour les dieux nous seront-ils favorables !

Bien à toi.

Victor Riding.

Ainsi finit le rêve d'une nuit d'avril. M. Reding fut soulagé. Je le fus aussi, et je le remercie ici de ne pas m'avoir joué, je veux dire de ne pas avoir joué mon œuvre.

A. G.

01

Mystère antique en huit scènes et en vers.

PERSONNAGES

Saturne.

Jupiter.

Apollon.

Mercure.

Mars.

Bacchus.

Pluton.

Éros.

Le prêtre de Jupiter.

Le père de Psyché.

Le vieux pâtre.

Un bouvier.

Un jeune berger.

Un autre jeune berger.

Junon.

Vénus.

Diane.

Psyché.

La mère de Psyché.

Les deux sœurs de Psyché.

Une femme.

Une autre femme.

La vieille servante.

Une jeune fille.

Une autre jeune fille.

Scène I

(Le sommet de l'Olympe, azur et soleil. Le festin des Dieux. Un hémicycle de colonnes de marbre, adossé à la crête du mont, du haut duquel Saturne, immobile et presque statue, domine la table, plongé dans un rêve sans fin. Les Immortels sont assis autour de Jupiter. Derrière eux, tapisserie vivante et mouvante, leurs animaux familiers : l'aigle de Jupiter, le paon de Junon, la chouette de Minerve, le tigre de Bacchus, l'oiseau-lyre d'Apollon, le serpent de Mercure. Des ramiers volent en couronne au-dessus de la tête blonde de Vénus. Un siège reste vide : celui d'Éros qui, accoudé à la terrasse, regarde en bas, vers la terre.)

Jupiter

Éros ! Désir des Dieux et des hommes, flambeau
Resplendissant, faiseur de blessures profondes,
Archer au front doré de fières boucles blondes,
À quoi rêvez-vous donc de la sorte ?
À quoi rêvez-vous donc de la sorte ? J'ai beau

Vous convier du geste à la table éclatante,
Vous restez immobile…

Mercure

Vous restez immobile… Achille est sous sa tente !
Il nous boude : voilà huit jours qu'il est ainsi…

Vénus

Ômon fils adoré ! quel étrange souci
Vers le pavé de marbre incline ainsi ta tête ?
À te voir mes ramiers roucoulent tristement…

Junon

Éros ! reprends ta place à l'éternelle fête,
Car pour te présenter le nectar écumant,
Voici la rose Hébé près du brun Ganymède !

Apollon

Éros ! raconte-nous le chagrin qui t'obsède !

Diane

T'aurions-nous offensé ? N'avons-nous pas tous fait
Tout ce que tu voulais, ô Désir ?

Éros

Tout ce que tu voulais, ô Désir ? En effet !

Jupiter

Que vous manque-t-il donc, ô mon fils ?

Éros (avec amertume)

Que vous manque-t-il donc, ô mon fils ?Je m'ennuie !

Junon

Quoi ! Tu peux t'ennuyer dans ce palais vermeil,
Parmi l'azur royal, sous ce divin soleil ?

Éros

L'homme est heureux : il a le ciel gris et la pluie !

Mercure

Il se moque de nous !

Éros

Il se moque de nous !Oh ! comme je m'ennuie !
Comme je donnerais votre Olympe vermeil,
Votre immuable azur, votre incessant soleil,
Pour le jour indécis dont la vapeur changeante
Baigne le tronc noueux des saules qu'elle argente !
Voyez ! Il est là-bas un paisible vallon
— Peut-être y gardas-tu les troupeaux, Apollon,

Lorsque tu te cachais sous une forme humaine ! —
Les pieds nus, un berger adolescent y mène
Ses chèvres en chantant une fille aux doux yeux,
Et là-bas, près de l'eau, sous la verte ramée,
S'éveille un toit lointain, vénérable et pieux,
Et le vent matinal joue avec la fumée !...
Jupiter

Ômon fils, revenez vous asseoir parmi nous !

Éros

Une vierge paraît : elle est timide et fière.
Elle s'en va laver du linge à la rivière.
Qu'elle est belle ! On devrait lui parler à genoux.
Elle ressemble au nom sonore qu'elle porte.
Une vague lumière émane de son front.
Ceux qui l'aiment seront heureux : ils souffriront !

Mercure

Regardez tous l'Amour amoureux !

Éros (se retournant vivement)

Regardez tous l'Amour amoureux ! Que t'importe
À toi, valet par goût ! à toi, Dieu serviteur !
Mercure, je n'ai pas besoin d'entremetteur !...

Jupiter

Paix, les langues ! Et vous, ô convive irritable !
Venez à mon côté prendre place à la table.

Éros

Non !

Junon

Non ! Tu ne veux pas ?

Éros

Non ! Tu ne veux pas ? Non !

JUPITER

Non ! Tu ne veux pas ? Non ! Pour la dernière fois…

ÉROS (TOMBANT AUX GENOUX DE JUPITER)

Ô Père ! Roi des Dieux ! ô Père ! Dieu des Rois !
Si vraiment vous aimez ma grâce et ma jeunesse,
Si vous avez pitié des cœurs désordonnés,
Ô vous le plus puissant des Dieux que l'on connaisse,
Si vous savez mon mal, si vous le comprenez,
Oh ! laissez-moi quitter cet Olympe où nous sommes
Spectateurs sans espoir du spectacle éternel,

Laissez-moi, pour un jour, vêtu d'un corps charnel,
Descendre sur la terre et me mêler aux hommes ;
Puis, je vous reviendrai, plus jeune et plus joyeux !…
Vénus

Hélas !

MERCURE

Hélas ! J'en étais sûr : il a le mal des Dieux !

JUPITER

(tombant peu à peu dans une rêverie profonde, qui se communique aux autres dieux, pendant qu'Éros demeure agenouillé et sans entendre)
Oui ! c'est le mal divin ! Les uns après les autres
Nous en sommes atteints… Jusqu'ici deux des nôtres,

Minerve aux regards gris, Éros aux yeux de feu,
Avaient su résister au vertige du jeu !...
Ô vertige enivrant ! ô parfum de la terre !
Regrets mystérieux des délices d'en bas !
Ô tendres souvenirs que l'Olympe doit taire,
Plus capiteux que le nectar de nos repas,
Et que les Immortels burent jusqu'à la lie !
Baisers dont la saveur engendre la folie !
Ferez-vous donc toujours chanceler les Dieux las ?

J'ai respiré la fleur de la tendresse humaine !
Ravissement d'Europe, étonnement d'Alcmène !
Ô terrestre fraîcheur des lèvres de Léda !
Apollon

Ôcandeur d'Hyacinthe !

JUNON

Ôcandeur d'Hyacinthe ! Ô berger de l'Ida !

MARS

Je ne sais plus... C'était dans une ville prise...

PLUTON

Eurydice !

BACCHUS

Eurydice ! Ariane !

DIANE

Eurydice ! Ariane ! Endymion !

Vénus

Eurydice ! Ariane ! Endymion ! Anchise !

Éros

Père ! vous fléchissez dans votre âme indécise !
Vous savez être bon puisque vous êtes fort :
Adoucissez pour moi la dureté du sort !

Jupiter

Ômon fils bien aimé ! votre plainte me touche.
Puisque le mot fatal a franchi votre bouche,
Allez ! Allez dormir sur un sein ignoré !
Mais avant de sortir de ce palais sacré,
Jurez-moi sur le Styx, par un serment terrible,
De ne point dépouiller votre forme sensible
Et de cacher à tous que vous êtes un Dieu !

Éros (se relevant)

Je le jure !

Mercure

Je le jure !Au revoir ! Et bonne chance !

Éros

Je le jure ! Au revoir ! Et bonne chance !Adieu !

Bacchus

Éros ! en ton honneur je vide mon cratère !

Jupiter

Et maintenant, mon fils, descendez sur la terre !

Vénus

Marche sans le savoir vers ton destin caché !
L'Olympe te regarde : adieu !

Éros

(descendant lentement de l'Olympe, les bras ouverts)

L'Olympe te regarde : adieu !Psyché ! Psyché !

02

Scène II
(Sur la terre. Un vallon champêtre. Au fond, à l'horizon, un chemin sinueux. À droite, la maison de Psyché. À gauche, le temple de Jupiter. La foule circule et s'agite.)
Le prêtre

(assis sur les marches du temple)

Le vieillard s'est soumis à l'oracle divin !
Sa ceinture de vierge à ses hanches nouée,
En attendant le monstre auquel elle est vouée,
Psyché gît sur le roc au fond du noir ravin.

Une femme

Ils sont partis ?

Une autre

Ils sont partis ? Ils l'ont exposée ?

Une autre

Ils sont partis ? Ils l'ont exposée ? Et la mère ?

Un bouvier

Elle est avec le père et les deux sœurs… Leurs yeux
Étaient rouges d'avoir pleuré sur leur misère.

Une femme

Le prêtre est doux : ont-ils tenté de le fléchir ?

Le bouvier

Àquoi bon ? Il ne peut rien changer à l'oracle !
Quand les Dieux ont parlé, l'homme doit obéir.

une vieille servante (pleurant)

Pourquoi devais-je voir ce lugubre spectacle ?
Psyché ! la tendre enfant que vies bras si souvent
Ont serré sur mon sein quand elle était petite !

Le bouvier

Ils étaient trop heureux !

Une femme

Ils étaient trop heureux ! Ils ont obéi vite !
Moi, j'aurais…

Un vieux pâtre

Moi, j'auraisTaisez-vous ! Votre tête à tout vent
Tourne et ne pèse pas ses mauvaises pensées !
S'ils s'étaient révoltés, les Dieux désobéis
Auraient lancé sur nous des flèches courroucées
Et des fléaux auraient ravagé le pays…
Les maîtres ont agi sagement, je le jure !

Un jeune berger

Ôvierge de quinze ans ! ô douce créature !

Une femme

Oh ! quelle horrible mort et quel horrible amour
L'attendent !…

Le bouvier

L'attendent ! Vivrait-elle encor ?

Une femme

L'attendent ! Vivrait-elle encor ? Déjà le jour
Tombe… La nuit bientôt gravira la montagne.

Des jeunes filles

Nous ne reverrons plus notre chère compagne !

Le vieux pâtre

Je sens peser sur moi l'anxiété du soir…

Des jeunes gens

Nous ne reverrons pas notre secret espoir !

La vieille servante

Qu'êtes-vous devenue et vivez-vous encore ?

Un jeune berger

Hélas ! Psyché n'est plus !

La vieille servante

Hélas ! Psyché n'est plus ! Le monstre la dévore !

Le vieux pâtre

Silence ! Les voici qui reviennent.

(On aperçoit au loin un cortège lugubre, à la tête duquel marchent les parents de Psyché.)

Le père

Silence ! Les voici qui reviennent.Psyché !

La mère

Ôma fille !

Les deux sœurs

Ôma fille ! Ô ma sœur !

Le vieux pâtre

Ôma fille ! Ô ma sœur ! Ô Dieux inexorables !
Pourquoi dans la lumière où l'Olympe est caché
Préférer au nectar les pleurs des misérables ?

La mère

Ôma fille !

Les deux sœurs

Ôma fille !Ô ma sœur !

La vieille servante

Ôma fille ! Ô ma sœur !Ah ! quel cœur desséché
Ne fondrait à l'aspect d'une telle infortune !

Le père

Ôma fille !

La mère

Ôma fille !Ô ma fille !

Les deux sœurs

Ôma fille ! Ô ma fille !Ô ma sœur !
(Ils entrent dans la maison.)

La vieille servante

Ôma fille ! Ô ma fille ! Ô ma sœur !Ô Psyché !

Le prêtre

Devant cette douleur la vôtre est importune.
Taisez-vous ! Le silence est l'hommage pieux
Que l'homme pur doit rendre aux victimes des Dieux !

03

Scène III

(Un palais magique. À gauche, un banc de marbre. Par les fenêtres ouvertes on entrevoit un vallon plein d'arbres. Au fond, une porte. À droite, une vaste alcôve aux rideaux sombres. Le crépuscule tombe. Dans le ciel apparaissent des génies ailés escortant Éros, qui dépose sur le sol Psyché endormie. Il la baise au front, puis se cache dans l'alcôve.)

Psyché (revenant peu à peu à elle)

Me voici loin des lieux où j'étais exposée…
Comme il y faisait froid et comme je tremblais !
Sur le roc âpre et nu je gisais épuisée
Et j'attendais en vain la mort que j'appelais.
Un étrange sommeil accabla ma pensée.
Ai-je rêvé ma bouche en silence baisée
Et la douce aile blanche aux suaves reflets
Dans sa tiédeur d'oiseau sur ma gorge posée ?
Je m'élevais dans l'air caressant, je volais
D'un vol presqu'immobile et dont j'étais bercée…
Puis je suis descendue ici, dans ce palais.
Hélas ! À mon insu mon rêve se prolonge.
Si je touche les murs de ce palais de songe,

Ils s'évanouiront ainsi qu'une vapeur !
Quelle réalité va m'étreindre ?... J'ai peur !...

Non ! je ne rêve plus, je suis bien éveillée !
Dans le monde réel je marche émerveillée !
Je ne me trompe pas : je vois, je sens, j'entends.
Le clair miroir sourit aux bras que je lui tends !
Je contemple en son eau mon image me suivre !
Je respire, je vis, je suis sûre de vivre !
(regardant autour d'elle)

Ce palais taciturne est fait pour le bonheur...
Tout est calme... Je sens se ralentir mon cœur.
Le ciel vaste, fleuri de grands nuages roses,
Dans la paix du couchant semble un pays de roses.
Le soir a revêtu son manteau de clarté
Et seule sur ce banc, je n'ai jamais goûté
Aussi profondément la tendresse des choses !

(On entend une chanson de berger et un piétinement de troupeau.)

Là-bas dans le chemin s'attarde une chanson...
C'est un berger qui passe, un roseau vert aux lèvres.
Le cœur insoucieux, il va menant ses chèvres.
Je le connais...

(Elle s'assied sur le banc de marbre et regarde au loin.)

Je le connaisC'est l'heure où brunit l'horizon...
Mes parents, sur le seuil de leur blanche maison,
Dénombrent les bœufs roux mugissant vers l'étable...
Hier, j'étais auprès d'eux... C'est l'heure délectable

Où le champ labouré rend plus doux l'homme dur,
Et la première étoile émerge de l'azur !…
Mon père au front chenu, ma mère vénérable,
Les yeux rouges encor de ma fin misérable,
Sont là, n'osant parler de peur de me nommer.
Ah ! qu'un rêve nouveau, d'une aile secourable,
Sous leur toit familier daigne me ramener !
Dans l'ombre domestique une lampe palpite…
À côté de mes sœurs je suis toute petite !
Notre couche sent bon la lavande et le thym…
Nous dormirons toutes les trois jusqu'au matin !…
Hélas ! je ne dois plus revoir leur cher visage !…
Ô mon père au front blanc ! Certes vous fûtes sage,
Vous fûtes sage aussi, ma mère aux tendres yeux,
De faire en me livrant la volonté des Dieux !
Mais moi, sans attirer la foudre sur ma tête,
Agnelle expiatoire au sacrifice prête,
Je puis pleurer tout bas, loin du foyer quitté,
Sur ce qui pouvait être et n'aura pas été !…
La nuit tombe… C'est le moment…
(Elle se lève.)
La nuit tombe… C'est le momentÔ Dieux terribles !
Vous à qui nous donnons, pensant vous attendrir,
Le nom de notre crainte et de notre désir,

Maîtres au dur vouloir ! Puissances invisibles
Qui contemplez d'en haut l'homme vivre et mourir !
De vos desseins secrets je suis l'humble servante,
Un peu de chair qui souffre entre vos doigts sacrés !
Quel que soit le tourment que votre haine invente,
Salut ! Faites de moi tout ce que vous voudrez !

(Elle tombe à genoux dans l'attitude du patient qui attend le coup mortel.)

Je vis encor… J'entends mon cœur battre dans l'ombre.
Autour de moi la salle est de plus en plus sombre…
Un nuage a couvert la lune… rien ne luit.
Le silence anxieux emplit l'immense nuit !

(L'obscurité est complète.)

Je suis vivante encore…
Je suis vivante encoreAh ! je ne suis plus seule !
Le monstre ! un corps velu… des griffes… une gueule…
Un regard est sur moi…
Un regard est sur moiQuelqu'un est là, caché !…
L'horreur glace mon sang qui se fige !…

Éros (caché dans l'alcôve)

L'horreur glace mon sang qui se fige ! Psyché !

Psyché

Une voix m'a parlé… Qu'elle est douce !…

Éros

Une voix m'a parlé… Qu'elle est doucePsyché !

Psyché

La voix me parle encor… Qu'elle est jeune !…

Éros

La voix me parle encor… Qu'elle est jeune ! Psyché !
Ne tremble pas ainsi… Je suis quelqu'un qui t'aime.
Je ne fonds pas sur toi comme un loup ravisseur ;
Je t'aime !… Ma seule arme est ma jeune douceur…
Je t'aime ! Je ne veux te devoir qu'à toi-même
Et je m'adresse à toi comme un frère à sa sœur !

PSYCHÉ

Inconnu ! Dans vos mains me voici sans défense.

ÉROS

Psyché ! Je te connais, et depuis ton enfance !
Je te connais depuis le jour de ta naissance.
Sur ton berceau rieur souvent je me penchais,
Sans jamais révéler ma muette présence,
Et comme cette nuit, Psyché ! je me cachais !
J'étais auprès de toi quand ton âme ravie
Ainsi qu'un jeune oiseau s'essayait à la vie
Et d'une aile étonnée et joyeuse volait
Vers tout ce qui sonnait et tout ce qui brillait !…

Psyché

(SE RAPPROCHANT LENTEMENT DE L'ALCÔVE)

Quel charme étrange rive en cette nuit farouche
Par une chaîne d'or mon oreille à sa bouche !

ÉROS

Et lorsque tu dansais par les soirs orageux
Avec d'autres enfants à l'ombre des vieux chênes,

Et que l'obscur frisson des voluptés prochaines
De son trouble ignorant alanguissait vos jeux,
J'étais là…

Psyché

J'étais làCette voix ineffable et fervente
Semble dans l'ombre chaude une lyre vivante.

Éros (debout devant l'alcôve)

J'étais auprès de toi sous les blancs peupliers,
Lorsque, par le chemin que mouille la fontaine,
D'un pas agile et sûr, avec ses lévriers,
Le beau chasseur voisin descendait dans la plaine…
Et ton cœur soupirait de plaisir et de peine…
J'étais auprès de toi sous les blancs peupliers,
Quand l'amour se levait dans ton âme incertaine !

Psyché

Je suis comme une plume au gré de votre haleine
Et je mourrais de vous, si vous le désiriez !

Éros

J'étais auprès de toi par les nuits enflammées
Où Vénus amoureuse embrase l'horizon…
J'étais auprès de toi dans ta calme maison :
Du calice des fleurs dans le jardin pâmées
Vers ton sommeil fiévreux s'évadaient à foison
Des songes qui laissaient en frôlant ta chair nue
À ton corps innocent, à ta lèvre ingénue
Le geste de l'étreinte et le pli du baiser !…

Psyché (près d'Éros dans l'ombre)

Si vous avez versé dans ma tête légère
Ces songes dont mon cœur battait à se briser,
Pourquoi me rappeler leur douceur passagère
Si votre volonté ne peut l'éterniser ?

Éros

Psyché ! Si j'ai versé dans ta tête légère
Ces songes dont ton cœur battait à se briser,

C'est pour te rappeler leur douceur passagère
Lorsque ma volonté pourrait l'éterniser !
Psyché

Quoi ! ces songes versés dans ma tête légère
Et dont mon faible cœur battait à se briser,
Si vous me rappelez leur douceur passagère,

Éros

C'est que je viens ici pour les réaliser !

Psyché

Si vous me connaissez, j'ignore qui vous êtes !

Éros

Celui que l'on attend est toujours inconnu !
Les plus belles amours sont les amours secrètes
Et tu sais maintenant pourquoi je suis venu.

Psyché

Oh ! dites-moi tout bas le nom dont on vous nomme !

Éros

Qui je suis, à Psyché ! Je suis… Je suis un homme
Né d'un homme, que rien ne distingue d'un homme,
Qui rêve d'oublier le nom dont on le nomme
Et porte en sa poitrine un pauvre cœur humain !

Psyché

Oh ! dites-moi tout bas le nom dont on vous nomme !

Éros

Ôchère âme, là-bas, dans le pays lointain
Où mes yeux enfantins apprirent la lumière,
Dans le parler charmant dont elle est coutumière,
Ma mère au front riant m'appelait son Désir.

Psyché

Désir !

Éros

Désir ! Appelle-moi ton Désir, ô chère âme !

Psyché

Cher Désir !…

Éros

Cher Désir ! C'est un nom facile à retenir,
Doux comme la musique et vif comme la flamme !

Désir ! ô ma chère âme ! Appelle-moi Désir !

PSYCHÉ

Désir ! Vous venez donc d'une terre étrangère ?

ÉROS

Où mon père était roi… mais on l'a détrôné…
Victime d'une intrigue impie et mensongère,
En attendant le jour de la justice, j'erre
Loin des miens et du clair pays où je suis né !…

PSYCHÉ

Désir ! ô cher Désir ! Dites-moi votre vie…

ÉROS

Pauvre, je vis de peu, sans besoins, sans envie…
D'ailleurs, j'ai mon métier…

PSYCHÉ

D'ailleurs, j'ai mon métierLequel ?

Éros

D'ailleurs, j'ai mon métier Lequel ? Je suis archer
Et très habile… Aucun de vies traits ne dévie !
Tu sais tout maintenant. Réduit à me cacher
Je dois tromper les chiens qu'on lance sur ma trace,
Jusqu'au jour bienheureux où, vengeur de ma race,
Et tenant par la main celle qui m'a choisi,
Je rentrerai, le sceptre au poing, dans mon empire !

PSYCHÉ

Vous êtes malheureux et je vous aime ainsi…
Car, ô mon cher Désir ! le seul trône où j'aspire
C'est le sommeil d'amour dans les bras de l'époux.
Je vous aime, ô Désir ! et je suis toute à vous !

ÉROS

Ôtoi qui m'as choisi comme je t'ai choisie !
Semblables à des Dieux qui boivent l'ambroisie,
Chère âme, enivrons-nous l'un de l'autre ! Aimons-nous !
Ce palais est désert. Personne n'y pénètre.
Seul, un pâtre parfois, menant ses brebis paître,
Vers son fronton sculpté lève un regard distrait.
Sans que mes ennemis puissent me reconnaître,

Je viendrai, tous les soirs, t'y rejoindre en secret.
Mais nul ne doit me voir, nulle lampe indiscrète
N'ouvrira son œil d'or sous nos rideaux joyeux,
Nul ne découvrira notre obscure retraite
Et l'amour se rira de la terre et des cieux !…
Psyché

Seigneur ! Je subirai votre loi sans murmure.
Je suis votre servante et votre créature.
Je vous obéirai…

ÉROS

Je vous obéiraiJure-le !

PSYCHÉ

Je vous obéirai Jure-le ! Je le jure.

ÉROS

Par le Styx !

PSYCHÉ

Par le Styx ! Par le Styx !

Éros

Par le Styx ! Par le Styx ! Je reçois ton serment !
Et maintenant, Psyché ! Permets à ton amant
D'aspirer, sans la voir, la rose de ta bouche !…
Ah ! s'ils pouvaient savoir quelle ivresse farouche
Naît de la lampe morte et des flambeaux éteints,
Les amants enlacés chasseraient de leur couche
La lumière importune à leurs jeux clandestins !
Sous les rideaux tirés Vénus est plus lascive :
Elle inspire à la chair un rêve illimité ;
Sur un lit ténébreux la volupté pensive
Donne au baiser qui passe un goût d'éternité !
Oublie, ô ma Psyché ! le monde qui t'oublie !
L'ombre nous renouvelle et sans cesse relie
L'extase qui commence à celle qui finit.
Au-dehors comme ici, tout se tait, rien ne luit.
Le berger dans le val dort auprès de ses chèvres ;
Et tandis que ma bouche, en proie aux douces fièvres,
Sur ton corps dévoilé cherche partout des lèvres,
Écoute le silence et contemple la nuit !

(Il attire Psyché dans ses bras.)

Ah ! prolongeons l'instant que l'homme vil abrège !
Que ton trouble s'apaise entre mes bras bercé !
Ta tunique à tes pieds tombe comme une neige…
Ta ceinture s'abat comme un oiseau blessé…
Psyché

Me voici contre vous, de mes cheveux vêtue…
Ô mon maître ! J'ai peur, car votre voix s'est tue…
Votre souffle me brûle et vous riez tout bas…
Désir ! je ne veux pas… Non ! non ! Je ne veux pas !…

(Ils tombent enlacés dans l'alcôve, dont les rideaux se referment.)

04

Scène IV
(L'alcôve nuptiale, ouverte sur le même décor.)

PSYCHÉ

Désir ! ô mon Désir ! Cher maître de ma vie !
Époux mystérieux aux baisers parfumés !
Laisse-moi savourer, épuisée et ravie,
Un repos sans sommeil dans tes bras refermés !

ÉROS

Oh ! Laisse sans dormir, dans mes bras renversée,
L'orage s'apaiser de tes seins en émoi,
Et ton âme d'enfant, sans rêve ni pensée,
Comme en un gouffre heureux s'anéantir en moi

Psyché

Est-ce que je t'enlace ou bien suis-je enlacée ?
Est-ce que je te baise ou bien suis-je baisée ?
Ô délice ! ô langueur ! Es-tu moi ? Suis-je toi ?

Éros

Tu soupires, Psyché ! N'es-tu donc pas heureuse ?

Psyché

Si ta Psyché soupire, il faut lui pardonner.
Elle étreint son Désir, mais sa chair amoureuse
Regrette de n'avoir plus rien à lui donner.
Si je soupire ainsi, c'est d'être trop heureuse…
Tu soupires aussi : serais-tu malheureux ?

Éros

Pardonne, ô ma Psyché ! ô belle désireuse !
Ces soupirs exhalés par un homme amoureux.
Car dans l'accablement de son ivresse heureuse,
Quelque reconnaissant que puisse être le cœur,
Le plaisir trop profond ressemble à la douleur !
Chère âme ! Il se fait tard : la douce nuit s'achève.
Écoute ! C'est le coq qui chante…

Psyché

Écoute ! C'est le coq qui chanteIl chante en rêve !
C'est Pan qui poursuit une nymphe… ou bien encor
C'est Diane et ses chiens qui passent, c'est le cor !

Éros

Non ! le sombre horizon pâlit, ô ma chère âme !
Vois ! Au bas du ciel noir rôde une vague flamme.
La lune a renversé son flambeau vacillant.
Les étoiles, là-haut, d'un geste somnolent,
L'une après l'autre ont clos leurs paupières divines…

PSYCHÉ

Pas encore, ô Désir !

ÉROS

Pas encore, ô Désir ! Déjà l'aube au front blanc
Regarde par-dessus l'épaule des collines.
Ma vie est en danger si nous sommes surpris.
— Je suis prêt à rester si tu veux que je mettre !
Mais si tu tiens à voir dans ta belle demeure
Rentrer au crépuscule un époux plus épris,
Ah ! laisse-moi partir doucement — et souris !

PSYCHÉ

Tu reviendras, Désir ?

ÉROS (SE LEVANT)

Tu reviendras, Désir ?Ô Psyché ! Je le jure
Par Eros aux yeux roux dont je sens la brûlure !

Je te fais ce serment en échange du tien :
Si tu gardes le tien, je garderai le mien !
Adieu donc ! Mais ce soir, quand les ombres complices
Montreront à l'amour le chemin des délices,
Désir d'un pied léger reviendra vers Psyché !

Le crépuscule ami me prendra sous sa mante,
Et vivant pour toi seule, à tous les yeux caché,
Par les prés parfumés de mélisse et de menthe,
Trop subtil pour courber le brin d'herbe effleuré,
Comme hier, dans la nuit, Psyché ! j'apparaîtrai !
Psyché (debout)

Adieu donc, cher Désir ! Va-t-en, pour que tu vives !
Mais que ferai-je, hélas ! en attendant la nuit,
De ma pensée errante et de mes mains oisives,
Dans ce palais désert, plein d'absence et d'ennui ?

Éros

Psyché ! L'éclat du jour et sa vive lumière
Sont faits pour le sommeil solitaire et banal.
Étends ton jeune corps sur le lit nuptial !
Pour garder mon image, abaisse ta paupière !
Souris et parmi l'or épars de tes cheveux,
Mon baiser sur la bouche, endors-toi, je le veux !

Et tu feras ainsi, pendant que tu sommeilles,
Caressée en secret par le matin vermeil
Comme un rosier qui dort sous un essaim d'abeilles,
Une sieste d'amour dans un flot de soleil !
(Éros disparaît.)

05

Scène V
(Psyché est retombée endormie sur le lit nuptial. L'aurore s'est

levée ; les bruits de la vie rustique montent vers le palais. Le soleil entre par les fenêtres ; ses rayons atteignent peu à peu l'alcôve, dont les rideaux se sont ouverts d'eux-mêmes. La lumière glisse sur le corps de la dormeuse et s'arrête comme un baiser sur sa bouche. Psyché étend les bras, ouvre un moment les yeux, les referme puis, lorsque le soleil se pose sur ses lèvres, se lève et marche, les mains en avant, vers la lumière.)

Psyché

Toi dont j'ai déploré le lever trop rapide !
Ô jour calme et puissant ! Jour magique et sacré !
Toi dont mon faible cœur, de son amour avide,
Voudrait précipiter le déclin empourpré !
Soleil ! ô bouche d'or qui répands sur le monde
En sourires de feu la force et la beauté !
Mon corps s'épanouit sous ta lumière blonde ;
Je confesse ta grâce et ta divinité !
Tout est plus beau qu'hier : le ciel est plus limpide,
Son azur plus profond, plus vivant et plus bleu,
Et ce matin d'été, comme un manteau splendide,
Est digne de couvrir les épaules d'un Dieu.

Les arbres sont plus verts, les fleurs plus odorantes,
Le vent trempe des pieds plus clairs dans les ruisseaux,
Et dans l'éther subtil, peuplé d'ailes vibrantes,
Mon esprit comprend mieux la chanson des oiseaux.
Hier ! Comme ils sont lointains, ces adieux pleins d'alarmes !
Qu'il est déjà lointain, mon toit paisible et doux !
Ô mes deux sœurs en deuil ! ô mes parents en larmes !
Un fleuve de baisers me sépare de vous !
Comme vous j'ai subi la loi de la nature.

J’ai quitté ma maison, ô mère ! comme vous ;
J’ai trouvé, comme vous, ô frêle créature !
Mon foyer et mes Dieux au giron de l’époux !
S’il était dans mes bras et s’il voyait la fête
Offerte à notre amour par ce matin d’été,
Sur son cœur chaleureux posant ma tendre tête,
Je verrais son visage en sa réalité !…
Ô bonheur ! je verrais ses mains fines et belles,
L’arc de sa souple bouche au contour duveté,
Et mes yeux chercheraient dans ses larges prunelles
Les secrets de la vie et de la volupté.

— Mais non ! je le verrai, le doux maître que j’aime !
Par un serment cruel il voulut m’éprouver.
Oui, nous contemplerons tous deux, cette nuit même,
L’aube au front blanc sur les collines se lever !
Et maintenant, azur puissant ! visible joie !
Ô force du soleil ! ô tendresse du jour !
Baisez de vos rayons un être qui se noie
Dans un ravissement d’allégresse et d’amour !
Je ris et l’on dirait un ramier qui roucoule !
Je chante et l’on dirait la voix du rossignol !
Mon âme se répand comme un ruisseau qui coule,
Je danse mon bonheur et ma danse est un vol !
Le ciel rayé d’essors me sourit et m’invite.
L’oiseau m’apprend sa grâce et son alacrité !
Une fraîcheur de plume à mes tempes palpite
Et des ailes naissent de moi dans la clarté !

06

Scène VI

(Un vallon pierreux, d'où l'on voit au loin le palais magique. Le soir tombe. Un orage s'amasse dans le ciel de cuivre. Éros, dans une attitude d'accablement, est assis sur un bloc de marbre.)

Éros

Le soir tombe, ô Psyché ! L'ombre des monts s'allonge.
Ton pauvre cœur, en proie au doute qui le ronge,
Compte en battant les pas du passant attardé…
Et moi dans ce ravin solitaire je songe…
Ai-je vraiment senti le plaisir demandé ?
Ou bien l'ai-je donné sans le prendre moi-même ?
Et si j'ai su tromper une vierge qui m'aime,
Ô détresse divine ! Ai-je vraiment aimé ?
Ou n'ai-je déserté l'Olympe blasphémé
Que pour faire tomber dans un piège invisible
Par la ruse et la fourbe un pauvre être bien né
Et qui, si j'étais homme et non maître impassible,
Se serait simplement, de soi-même, donné ?

(La silhouette d'un berger apparaît dans le vallon.)

Ah ! si j'avais été, fils de la brune terre,
Ce berger qui s'en vient par le val solitaire
Et d'un pas insolent semble sur moi marcher !…
(se redressant)

Pâtre fou ! qu'as-tu fait de tes chèvres ?

Mercure

Pâtre fou ! qu'as-tu fait de tes chèvres ? Archer
Sans tête ! qu'as-tu fait de tes flèches ?

(Éros se jette sur lui, le bras levé.)

Sans tête ! qu'as-tu fait de tes flèches ? Arrête !
Ni les loups ni les Dieux ne se mangent entre eux !

(Le manteau de Mercure s'entr'ouvre.)

Éros

C'est toi ? Que viens-tu faire en ces lieux ?

Mercure

C'est toi ? Que viens-tu faire en ces lieux ? Folle tête !
N'ai-je donc pas le droit, ô jeune ténébreux !
De venir écouter le drame que tu joues ?
Est-ce qu'on t'a hué ? Des plis creusent tes joues…
T'es-tu brûlé sans le savoir à ton flambeau ?

Éros

Va-t-en ! Vieux baladin de l'Olympe !

Mercure

Va-t-en ! Vieux baladin de l'Olympe ! Tout beau !
Au lieu de t'emporter comme un guerrier d'Homère,
Dis-nous plutôt, enfant si digne de ta mère,
Comment tourne le jeu qui t'avait attiré.
Te prend-on pour un homme ? Es-tu transfiguré ?…
À te voir assis là sous tes ailes ternies,
Sinistre comme Oreste en proie aux Érinnyes,

Et prêt à chercher noise au pâtre passager,
Oui, tu m'as l'air en train de devenir un homme !
Et lorsque par hasard un chevrier te nomme,
Tu roules des yeux blancs et tu veux l'égorger !
Ah ! Fi ! Ces gestes-là sont d'un homme, d'un homme !
Te voilà blasphémant les Dieux comme un goujat ;
Tu ne sais plus comment ils sont faits, et déjà,
Si je me travestis selon ma fantaisie,
Tu ne reconnais pas l'odeur de l'ambroisie !

Éros

Va-t-en ! Serpent ailé !

Mercure

Va-t-en ! Serpent ailé ! Cher maître ! J'obéis !
Adieu ! Conte fleurette aux filles du pays !
C'est l'heure ! Doux roman ! Chaste idylle !… ô délice !
C'est l'heure ! Comme auprès de Pénélope, Ulysse,
Comme un avare auprès de son trésor caché,
Retourne en soupirant auprès de ta Psyché !

Éros

Assez !

Mercure

Assez ! Hé ! Hé ! Hé ! Hé !

Éros

Assez ! Hé ! Hé ! Hé ! Hé ! Va-t-en !

Mercure

(frappant le sol du talon et s'envolant)

Assez ! Hé ! Hé ! Hé ! Hé ! Va-t-en ! Hé ! Hé ! Hé ! Hé !

Éros

Adieu ! Ruse vivante ! Adieu ! Mauvais génie !
Tu me glaces ! L'amour déteste l'ironie.

Il vit de confiance aveugle et d'abandon.
La gravité sereine et joyeuse est le don
Que Vénus fait à ceux qu'elle aime…
(un roulement de tonnerre)
Que Vénus fait à ceux qu'elle aimeMais c'est l'heure !
Regagnons sans penser notre ombreuse demeure
Où peut-être m'attend le bonheur tant cherché
Et que l'illusion suprême la remplisse !
(Amèrement.)
C'est l'heure ! Doux roman ! Chaste idylle ! ô délice !
C'est l'heure ! Comme auprès de Pénélope, Ulysse,
Comme l'avare auprès de son trésor caché,
Retourne sans penser auprès de ta Psyché,
Et que la volonté du Destin s'accomplisse !
(Il disparaît.)

07

Scène VII
(Le Palais magique. Nuit noire. Éros est endormi dans l'alcôve.)

Psyché

Il dort ! J'ai dénoué son étreinte… Mon cœur
Est lourd… D'étranges voix lointaines, comme un chœur,
M'interpellent dans l'ombre et donnent à mon doute
D'insidieux conseils qu'en frissonnant j'écoute…
L'air de la nuit m'oppresse…
(Elle écarte les rideaux de l'alcôve.)
L'air de la nuit m'oppresseIl dort ! Il dort encor…
Des éclairs de chaleur illuminent l'espace…
Un orage amassé dans le ciel cinglé d'or
Est suspendu sur nous ainsi qu'une menace…
Désir ! ô cher Désir ! Parle-moi !
Désir ! ô cher Désir ! Parle-moi ! Comme il dort !
Il semblait triste et moins câlin que de coutume
Et son baiser me laisse une étrange amertume…
Pourtant, je fus aimée avec emportement
Et sa bouche cruelle avec une âpre joie
A marqué d'un baiser ma chair, comme une proie…
Puis il s'est endormi sur mon sein, doucement…

Ah ! si j'avais pu voir son visage d'amant,
J'aurais lu dans ses yeux le secret de sa peine !
Si je pouvais le voir à la lueur soudaine
D'un éclair ! Mais hélas ! le ciel redevient noir…
L'orage qui s'éloigne emporte mon espoir !…
Désir ! ô cher Désir ! Que ne puis-je te voir !
Hélas ! si je n'étais par mon serment liée,
Je sais, là-bas, dans l'ombre, une lampe oubliée.
Désir ! ô cher Désir ! Si je voulais te voir !
Lampe de ma douleur ! Lampe de mon parjure !

Sur quel obscur trésor, longuement convoité,
Tomberait tout à coup ta tremblante clarté ?
Comme il doit être beau ! Il est blond, j'en suis sûre
Comme un champ de blé mûr sous un soleil d'été !…
(Elle marche vers l'alcôve.)
Il dort !… Il dort toujours, renversé sur sa couche.
Ah ! Maudit entre tous le mortel dont la bouche
Aux Dieux pris à témoins fit le premier serment !
Cette bouche mentait, cette bouche était folle !
Les Dieux, en entendant l'imprudente parole,
Se mirent dans l'Olympe à rire bruyamment :

Le paon s'épanouit ; l'aigle dressa son aile ;
Jupiter à Junon jura d'être fidèle
Et Vénus à Vulcain de n'avoir pas d'amant !…
L'ai-je d'ailleurs compris, ce serment équivoque ?
Sais-je ce que j'ai dit et ce que j'ai juré ?
Ah ! ce serment maudit, vous qu'en pleurant j'invoque !
Vous qui me regardez du haut du mont sacré,
Déesse au front ailé de colombes heureuses !
Parmi votre troupeau de filles amoureuses
Dites-nous, ô Vénus ! celle qui le tiendrait !
Je n'ai qu'un geste à faire et nul ne le saurait…
Il dort !…
Il dort ! Un seul moment je verrais son visage !
Puis j'éteindrais la lampe inutile et mes yeux
Sous leurs cils garderaient captive son image
Et je n'aurais plus rien à demander aux Dieux !
Sais-je, pendant le jour, ce que fait mon doux maître ?
Il a beau se cacher, d'autres le voient peut-être !
D'autres yeux que les miens caressent sa beauté !

D’autres yeux que les miens font de lui leur délice,
D’autres yeux dans les siens trouvent leur volupté !
Et s’il disparaissait cette nuit, ô supplice !
Il ne me laisserait qu’un écho de sa voix !…

Assez ! Je veux le voir un instant, une fois !
Un instant, une fois, dussé-je en tomber morte !
À moi ! La lampe est là, derrière cette porte !
Sa paisible clarté ne me trahira pas…
(Elle ouvre la porte du fond et reparaît, tenant au-dessus de sa tête la lampe allumée.)

C’en est fait ! Je vais voir la forme de mon rêve !
J’obéis : une force obscure me soulève
Et m’entraîne… je vais plus vite que mes pas…

(à chaque distique elle fait un pas)

La voici palpiter ! J’entends sa vague haleine.
Elle vit dans ma main qui la retient à peine !
Ô lampe dont la flamme est comme une aile au vent,
Ta lumière me guide et me pousse en avant !
Bel oiseau radieux qui planes sur ma tête,
Dans ce palais désert Psyché t’offre une fête !
Sur mon front rayonnant dresse-toi ! Prends l’essor !
Dans le cœur de la nuit plante tes griffes d’or !
Vole, ô mon bel oiseau ! vers les lourds rideaux sombres
Et chassant devant toi le peuple noir des ombres,

Sur mon lit nuptial jette ton œil de feu !
(Elle écarte les rideaux d’un geste violent. Éros apparaît endormi. Psyché se penche. Reconnaissant le dormeur, elle est prise d’un

tremblement convulsif. Une goutte d'huile tombe sur l'épaule du dieu.)

Éros (debout et tout lumineux)

Tu n'as pas su garder la foi jurée… Adieu !

Psyché

C'était un Dieu ! c'était un Dieu ! c'était un Dieu !

(Elle fuit éperdue dans la nuit. L'orage éclate. Le palais s'abîme. On voit Éros gravissant la montagne.)

Éros

Mon frère le Trépas ! Prends-la ! Je te la livre !
Elle a vu son désir ! Elle ne peut plus vivre !
Et maintenant, malheur aux Dieux ! malheur aux Dieux !

08

Scène VIII
(Le lendemain, à l'aube. Le sommet du mont Olympe. Les Dieux entrent l'un après l'autre dans la salle du festin, appelés du geste par Mercure, qui leur montre Éros dans la même attitude qu'au début du drame : accoudé à la terrasse, et regardant en bas, vers la terre.)
Junon

Te voici de retour dans le palais des deux.
Reprends ton arc oisif et tes flèches rouillées !

Vénus

Ses cheveux sont défaits et ses ailes mouillées ;
La poudre des chemins couvre ses pieds meurtris…
Raconte-moi, mon fils, ta joyeuse équipée !
Du plaisir de t'entendre en te voyant je ris !

Mercure

D'un songe inachevé sa tête est occupée…

Diane

Il ne nous répond pas…

Apollon

Il ne nous répond pasIl détourne les yeux…

Jupiter

Revenez prendre place à la table des Dieux !

Vénus

Éros ! Regarde-nous !…

Bacchus

Éros ! Regarde-nous ! Écoute-nous !

Mercure

Éros ! Regarde-nous ! Écoute-nous ! Il reste
Ainsi, les poings crispés, sans parole ni geste,
Et s on regard demeure à la terre attaché…

JUNON

Viens boire l'ambroisie écumeuse…

ÉROS (PLONGÉ DANS UNE RÊVERIE DOULOUREUSE)

Viens boire l'ambroisie écumeusePsyché !

Vénus

Il a parlé…

ÉROS

Il a parléPsyché !

VÉNUS

Il a parlé Psyché ! Quel nom dit-il ?

ÉROS

Il a parlé Psyché ! Quel nom dit-il ? Psyché !

MERCURE

Il pose pour Scopas ou bien pour Praxitèle !

ÉROS (LES BRAS TENDUS VERS LA TERRE).

Psyché ! Regardez tous cette morte ! C'est elle !
Elle !

VÉNUS

Elle ! Je ne vois rien, rien qu'un brouillard lointain.

JUNON

Rien qu'un troupeau mené par un pâtre enfantin
Et dont le bêlement se perd dans l'ombre grise…

Apollon

Les pieds d'or du soleil qui dansent dans la brise.

Eros

Regardez ! Elle est là, sur le bord du ruisseau,
Sous les saules courbés qui lui font un berceau…

Vénus

Ah ! je vois maintenant…

(On entend une musique funèbre.)

Mercure

Ah ! je vois maintenantCe n'est rien : une femme !

Eros

Mon frère le Trépas, en lui prenant son âme,
À son corps adorable a laissé la beauté.
Le sourire de fleur de ce matin d'été
La caresse et parmi les herbes écrasées
Ses beaux bras sont pareils à des ailes brisées…
Sa main rigide serre une lampe d'argent…
Des gens sont accourus qui vont s'interrogeant
Et le père et la mère ont reconnu la morte…
On l'étend sur un lit de branches… on l'emporte…

Derrière vont les siens en larmes… le berger
Qui l'aimait en secret suit avec ses ouailles…

Leur groupe disparaît dans le brouillard léger
Et voici retentir le chant des funérailles !
Jupiter

Il est temps, ô mon fils ! de cesser votre jeu
Et de vous rappeler que vous êtes un Dieu !

Éros (les yeux fixés sur l'abîme)

Ôvierge que j'avais entre toutes choisie !
Toi la plus tendre fleur du pays de clarté !
Ton doux cadavre exhale un parfum d'ambroisie
Qui sera respiré durant l'éternité !
Ton visage pensif, veiné d'azur aux tempes,
Hantera le cerveau des races à venir
Et les yeux de leurs fils verront ton souvenir
Renaître chaque soir de la flamme des lampes !
Jusqu'au dernier soleil de ce monde oublieux
Il suffira que l'homme entende ton nom frêle
Pour ouïr tout à coup dans l'air mélodieux
La palpitation invisible d'une aile !

Et moi j'écouterai monter jusqu'à mon front,
Comme un vent orageux plein de voix douloureuses,
La malédiction des âmes amoureuses ;
Vers le Dieu meurtrier tous les poings se tendront !
Les aèdes futurs et les joueurs de lyre,
De contrée en contrée errant sous le ciel bleu,
Devant le peuple ému chanteront son martyre
Et me reprocheront d'avoir tué par jeu !
(se tournant soudain vers les Immortels)

Par jeu ! Vous l'avez cru, vous le croyez encore,
Vous qui siégez ici, Dieux de l'ombre et du feu !…
Déesses de l'eau glauque et de la rose aurore,
Vous aussi vous croyez que j'ai tué par jeu !
Par jeu ! comme Bellone et Mars dans la mêlée
Bondissent de l'Olympe en jetant de grands cris !
Comme Pluton rendit Eurydice volée,
Comme Vénus la blonde aima le blond Paris !
Comme vous, Jupiter ! quand Junon vous ennuie,
Vous imitez le cygne et l'aigle tour à tour
Et que vous consentez à vous changer en pluie
Pour surprendre une fille insensible à l'amour !

Non ! méprisant le jeu dont votre âme est ravie,
Je voulais ressentir l'ardeur que j'inspirais
Et dans mon propre cœur plongeant un de mes traits,
Sur des lèvres d'enfant baiser toute la vie !
Non ! je voulais aimer comme un homme ignoré,
Rejeter loin de moi ma divine nature
Et partageant enfin le délire sacré,
Souffrir de mon amour comme une créature !
Je voulais… Mais en vain ! Je suis resté le Dieu,
Auteur et spectateur du drame qu'il se joue !
À la honte d'Éros l'action se dénoue :
Malgré moi, comme vous je n'ai créé qu'un jeu !
En vain !… Ô ma Psyché ! j'ai leurré ta tendresse,
J'ai possédé ton corps haletant et pâmé
Et j'ai grisé tes sens du vin de ma jeunesse,
Mais malgré ton plaisir l'Amour n'a pas aimé !
Dites-nous maintenant, rapsodes et poètes,
Folle engeance par qui l'Olympe est blasphémé,

Pour complaire à la plèbe aux millions de têtes,
Assez sur l'âme humaine avez-vous déclamé ?

Mais nul ne te comprend et nul ne te devine,
Fille d'un ciel amer sous ses riches couleurs,
Ô grande délaissée ! ô pauvre âme divine !
Nul aède inspiré n'a chanté tes douleurs !
Comme l'homme est heureux ! Il aime, il hait, il vibre !
Les âpres passions lui dilatent le cœur ;
Il porte en son cerveau le songe d'être libre,
L'illusion puissante et la féconde erreur !
Éphémère ignorant ! Combien je vous envie !
Dans vos veines le sang circule fier et fort
Et pour doubler encor la saveur de la vie,
Bienfaiteurs méconnus, nous vous donnons la mort !
Mais nous, tyrans chétifs d'un pays dérisoire,
Gardés par le Destin dans son cercle de fer,
Condamnés à porter le deuil de notre gloire,
Nous trônons sans jouir dans le splendide éther !
D'avance tout est su ; rien n'émeut, tout arrive !
Pour nous point de passé ; pour nous point d'avenir ;
Que nous importe à nous que l'homme meure ou vive,
Puisque nous ne pouvons ni vivre ni mourir !

Ô Mort ! Toi dont le nom véritable est Clémence !
À qui l'homme devrait élever des autels,
Sur les Dieux à genoux ouvre ton aile immense !
N'auras-tu donc jamais pitié des Immortels ?
Lance contre eux un fils de la race indomptée !
Arme quelque Titan ou quelque demi-Dieu
Et que nous recevions d'un nouveau Prométhée

Le repos éternel en échange du feu !
À nos yeux exaucés qu'il surgisse du gouffre !
Qu'il frappe et que la flamme, accourue après lui,
Jetant sur ce palais sa tunique de soufre,
En fasse pour toujours du rêve et de la nuit !
Jupiter

Ômon fils bien aimé ! Votre clameur est vaine
Et tombe sans écho dans l'abîme azuré !
Tous nous avons couru votre aventure humaine ;
Tous les Dieux ont cherché le bonheur ignoré,
Et quand ils sont rentrés dans leur Maison sereine,
Leur cœur, comme le vôtre, était désespéré.
Mais depuis, renonçant à vouloir l'impossible,

Ils ont repris leur place à la table impassible
Et nul n'a plus rompu le silence sacré !
(Éros s'incline devant Jupiter. Il se dirige vers son son siège à pas lents.)

Éros

Ôvierge que j'avais entre toutes choisie !
Doux cadavre exhalant un parfum d'ambroisie !
Ô la plus tendre fleur de la divine Hellas !

(Au moment où il reprend sa place, Saturne fait un mouvement. Les Dieux baissent la tête.)

Saturne

Le seul mot que les Dieux devraient dire est :
Le seul mot que les Dieux devraient dire est« Hélas ! »

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%89ros_et_Psych%C3%A9_%28Giraud%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.